

GEO

GEOREGARD

A gauche, Kevin Alexander, matricule H 40821, taulard à la prison de Susanville ; à droite, Steve Palmer, matricule K 06627, pompier sur le site de Bieber. En deux photos, l'histoire d'une reconquête de soi.

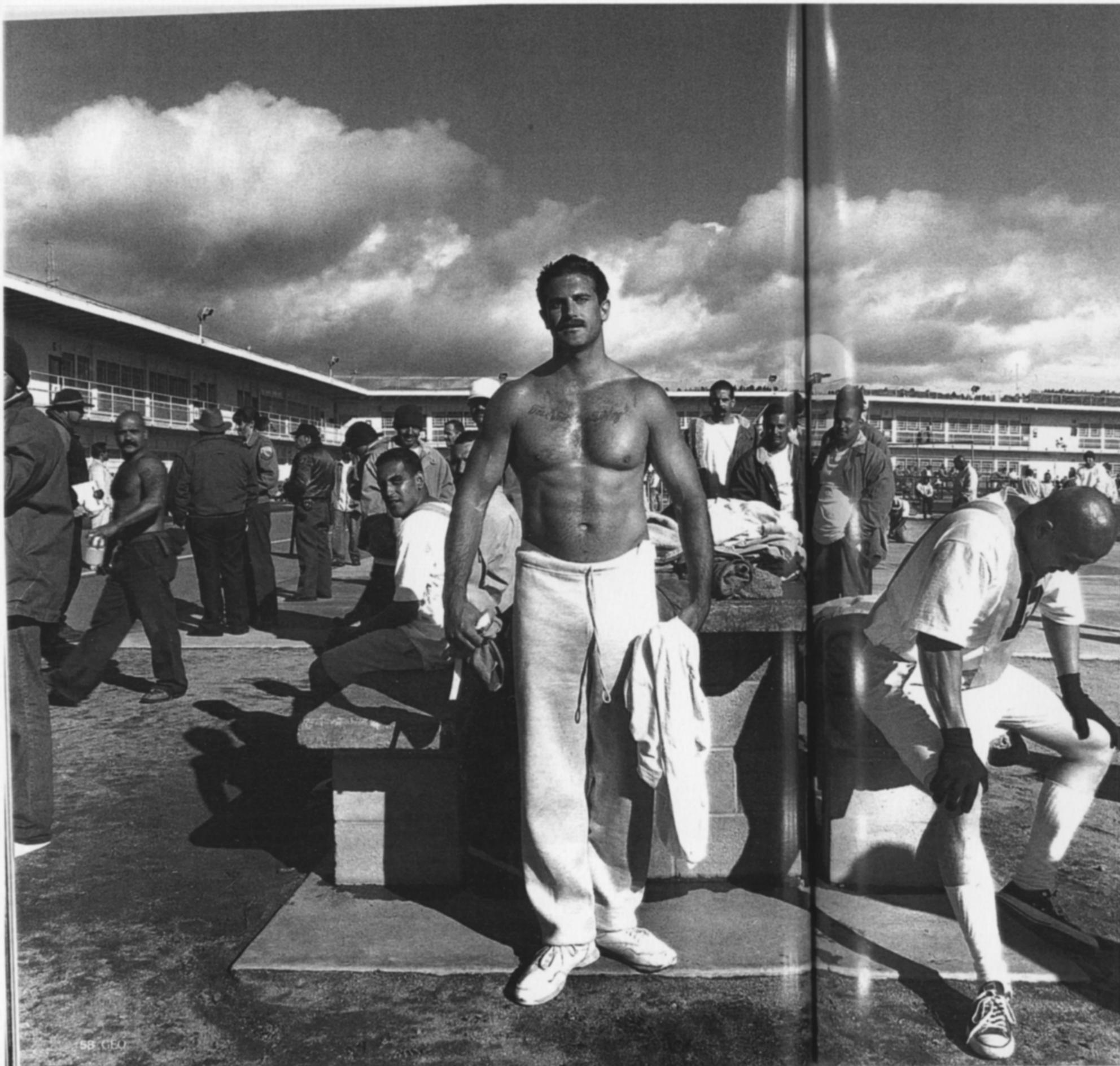
25



Les forçats du feu

En Californie, des prisonniers, engagés volontaires dans les brigades du feu, luttent contre les incendies de forêt. Et retrouvent dans ce combat une dignité perdue. La photographe Giorgia Fiorio, qui observe depuis des années les communautés masculines dans le monde entier, raconte, comme elle l'a vue, cette rédemption par les flammes.

Photos et témoignage de Giorgia Fiorio

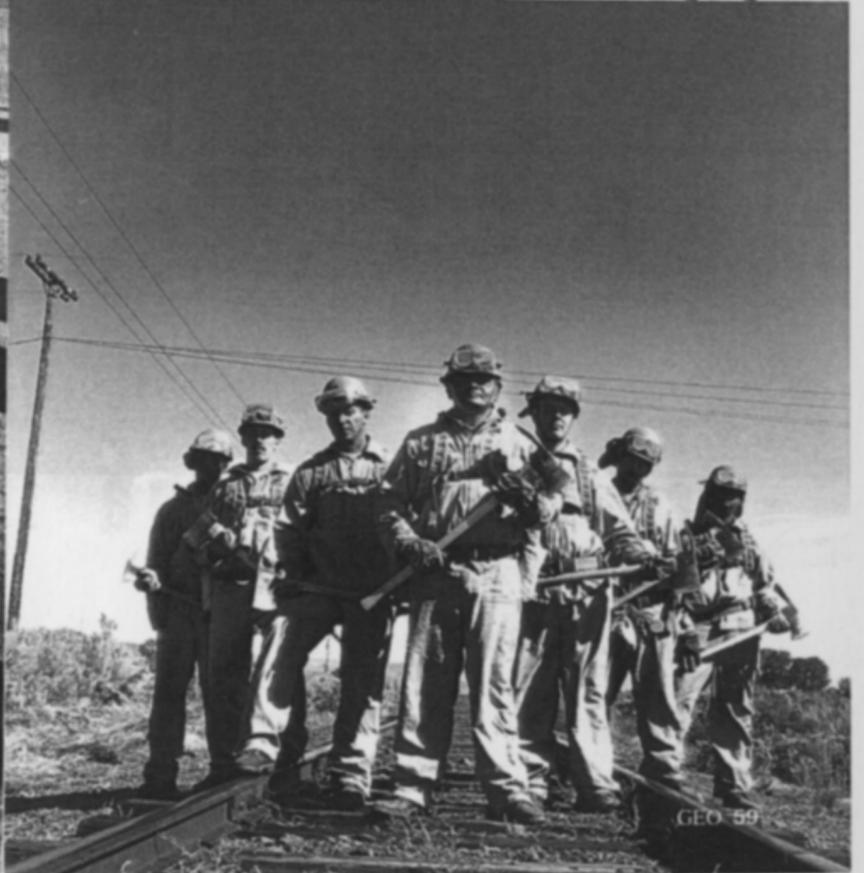


Dans la cour de la prison, le «yard», Justin Neff, matricule K 55215, vient d'achever une course d'endurance, dans le cadre des tests de sélection. Ci-dessous : première sortie des forçats du feu. Leur mission : couper les herbes de la voie ferrée pour qu'elles ne s'enflamment pas au contact des étincelles que provoque le passage des trains.

Des jours de démarches, de discussions, d'attente interminable dans les locaux du Department of Correction, l'administration pénitentiaire de Sacramento, capitale de la Californie... mais cette fois, j'y suis ! Susanville. Un de ces gros bourgs typiquement américains. Sauf que celui-ci possède deux centres pénitentiaires. Et tous les commerces de la ville vivent du défilé des familles de prisonniers venues rendre visite à leurs proches. Un lieu étrange, une ville-geôle qui s'est dédiée à cette population de reclus. Et qui, du coup, renvoie à la réalité des chiffres : pour la seule Californie, on dénombre cent cinquante mille prisonniers.

C'est en compagnie de Kathleen, l'une des dirigeantes du Department of Fire (l'équivalent de la Sécurité civile), et de Mack, du Department of Correction, que j'entre dans l'une des prisons surpeuplées de Susanville, un bon millier de personnes, celle où l'on regroupe les condamnés à de courtes peines, infligées pour les délits les plus courants (drogue, vol, escroquerie), en général sans violence. Je suis reçue par Wayne, le sous-directeur, un homme passionnant et chaleureux. Tous les condamnés que je vais voir ont signé une décharge où ils acceptent d'être photographiés. J'ai moi-même signé un papier sans ambiguïté : si un détenu me prend en otage, c'est à mes risques et périls... Mais je n'ai aucune appréhension. Je suis là, c'est tout ce qui m'intéresse. J'ai obtenu les autorisa- ▶

Après la solitude de la prison, ils découvrent l'esprit d'équipe





Les détenus n'ont droit à aucune remise de peine, même s'ils se battent dur

► tions que je voulais, mais sous condition : je ne dois pas interroger les gens sur leur passé ni rester trop longtemps dans les camps ou y faire plusieurs séjours. Je dois me contenter de photographier, sans créer de liens... C'est un moment rare : je suis venue voir les prisonniers sélectionnés pour devenir pompiers, ceux qui ont revêtu un dossard orange et qui passent aujourd'hui les derniers tests physiques avant de rejoindre l'un des camps dispersés aux quatre coins de la Californie. Quelques semaines plus tôt, en découvrant sur



Internet l'information : Inmates firefighters in Calif. - Starting the fire season (Prisonniers pompiers en Calif. - Début de la campagne des feux), j'avais éprouvé une sorte de choc. Je travaillais sur les pompiers aux Etats-Unis, je venais de vivre plusieurs semaines avec ceux de New York, et cherchais un angle pour aborder les feux de forêt. Des prisonniers pompiers volontaires, ça semblait irréel. Et pourtant... Le Conservation Camp Program de l'Etat de Californie, en place depuis cinquante ans, est une initiative ►

Sur les collines boisées de Big Foot Mountain, les gars du camp de Parlin Fork attaquent les buissons à la tronçonneuse, pour créer un coupe-feu. L'équipe comprend seize personnes (à gauche). Fin de journée sur la zone de Bieber (ci-dessus), où Vern Daniels, matricule E 81828, et ses camarades se battent depuis huit ou dix heures.



Les hommes de Trinity River Camp sont au travail dans le parc national de Whiskey Town. Il s'agit pour eux, ce jour-là, d'incendier sous contrôle des tas de broussailles hautement inflammables que l'on appelle ici «essences», restes d'un feu provoqué la semaine précédente par les équipes de sécurité.

On voit ci-dessus l'hélicoptère qui allume les feux de prévention en arrosant les sites avec du carburant enflammé. Ci-contre, les hommes avancent en ligne, défrichant la végétation et creusant le sol pour circonscrire le foyer. Ce jour-là, à Bieber, cinq équipes travaillaient en même temps sur le site incendié.



Le feu nettoie tout, les broussailles et la conscience des hommes

► de réhabilitation unique aux Etats-Unis. Après une sélection rigoureuse parmi les condamnés à une peine légère (excluant ceux qui ont commis des agressions avec violence), environ quatre mille pompiers volontaires (dont une centaine de femmes) sont installés pour une durée maximale de deux ans dans l'un des trente-trois camps répartis dans l'Etat, en général dans des lieux isolés, proches des zones à risques. Là, les prisonniers, sous la tutelle de l'administration pénitentiaire et de la Sécurité civile, suivent des entraînements intensifs. Outre les interventions en situation d'urgen-►





Les foyers reçoivent des surnoms ; celui-ci, sur la zone de Bieber, on l'appelait «Old Scarface Fire» (Vieux feu balafre). Ce matin-là, les hommes d'Intermountain Camp, chargés d'allumer le foyer, sont en place. Mais, lorsque le vent est insuffisant, la fumée stagne au ras du sol et s'accumule jusqu'à la suffocation. Giorgio Fiorio se souvient : «Plus ils allumaient de feux, plus la fumée s'épaississait ; ça devenait intenable...»

Leur tâche achevée, es loubards seront salués comme des sauveurs

► ce (incendies et catastrophes naturelles), ils se consacrent à des feux de «prévention», toujours dangereux, même s'ils sont provoqués volontairement pour nettoyer les secteurs les plus fragiles. Ils n'y gagnent pourtant aucune remise de peine et feront leur temps jusqu'au bout. Payés 1 dollar par jour lors de ces journées «ordinaires», et 1 dollar de l'heure lors des interventions, ces «forçats du feu», à peine surveillés et qui disposent des armes propres à tous les pompiers (haches, tronçonneuses, etc.), ne désertent jamais ces camps ouverts, et les incidents sont rarissimes. La rédemption par le feu, peut-être ? Ou, plus vraisemblablement, la découverte d'un monde où, souvent pour la première fois, ils se sentent reconnus et utiles... Lors des grands incendies de Malibu, en 1994, la presse a

salué le comportement héroïque de ces prisonniers-citoyens qui ont sauvé de nombreuses vies. Chaque été, lorsque les vastes étendues buissonneuses et les prairies desséchées s'enflamment à la moindre étincelle puis s'embrasent sous le souffle violent du Santa Ana, le vent le plus diabolique de l'Ouest américain, les forçats du feu sont envoyés en première ligne.

Je pénètre dans la vaste cour de la prison et c'est un moment intense, électrique. Wayne, le sous-directeur, marche à mes côtés et vérifie que les gardes armés de fusils à lunette, postés en hauteur aux coins de la prison, sont bien en faction. Plus de mille hommes me suivent des yeux et je sens bien que Wayne est plus inquiet que moi. Je file vers les gars à dossier orange à l'entraînement, je cherche tout de suite leur regard, je leur parle, et je commence très vite à travailler, sans réfléchir. Je ne pense à rien de spécial, seulement aux photos. Mais, il y a une lumière étonnante et des échanges de regards incroyables. Eux me posent des questions sans arrêt. Je réponds : je fais un livre sur les pompiers aux Etats-Unis, et comme vous allez devenir pompiers, vous serez dans le livre. Ils sourient comme des gosses... Je me souviens de ce gars, Kevin, qui a ra-

Intermountain Camp le matin, avant le départ en opération. Les hommes viennent de passer la nuit dans les baraquements en planches. A ce moment, ils sont encore sous la responsabilité du Department of Correction. Mais après l'appel, quand ils monteront dans le véhicule qui les mène au feu, ils passeront sous la responsabilité du Department of Fire et seront alors surveillés par le capitaine des pompiers qui n'est pas armé. Pourtant, on n'enregistre pas de tentatives de fuite.



Avant de partir, ils étaient des prisonniers comme les autres

► té un saut aux barres asymétriques et qui a failli tomber sur moi. Tous les détenus se moquaient de lui, et lui, très rouge, honteux, s'excusait... Au bout d'un moment, tout le monde est détendu et c'est à ce moment que j'ai pris le cliché de Kevin le costaud derrière la porte vitrée. Juste après, j'arrête tout. Je sens que c'est assez, que tout peut dérapier.

Les camps sont situés en pleine nature. Il y a une sorte de douceur dans ces lieux. Les prisonniers vivent dans des baraques, regroupés par «équipes feu» dans les dortoirs ; ils mangent mieux qu'en prison. Ils passent leur temps libre dans l'atelier, où ils réparent et fabriquent leurs outils. Et, bien sûr, dans le gymnase, un lieu clef, où ils se regroupent par affinités : Blancs, Noirs ou Latinos, et où ils se défonce. La gym, c'est vital pour eux. Dans ces endroits sauvages, le plus frappant, c'est l'atmosphère de semi-liberté : quatre ou cinq gardiens très discrets pour cent cinquante taulards qui passent leur temps à affûter des haches, des pelles ou les dents des tronçonneuses... Ils savent qu'à la première broutille ils seront renvoyés à Susanville.

Maintenant, nous partons en opération. Ce sont des journées épuisantes, des heures dans les flammes, la

fumée ; des heures à courir, à grimper... Il y a ces vagues de fumée qui enveloppent tout, traversées par des coupes transversales de lumière qui évoquent la Bosnie, les guerres... Il y a cette voûte de brouillard suffoquant, où l'on respire de plus en plus mal. Je ne pense plus, je suis avec ces types. Et ce partage brut d'humanité, c'est comme une enveloppe qui se déchire : j'ai vécu ça avec eux et je sens confusément que j'ai accès à quelque chose... Le quotidien, pendant des jours et des jours, ce sont aussi ces va-et-vient entre les opérations – le feu, l'odeur et la couleur du feu – et les camps où les gars essaient de se retrouver un peu. J'ai demandé à les accompagner dans le véhicule qui les transporte, pour mieux les connaître, retenir leur nom, leur donner une identité. Parfois, je parle avec l'un ►



Pendant leurs heures de loisir, les pompiers de la forêt ont le choix entre le gymnase et l'atelier. Ici, le camp d'Intermountain leur propose deux ateliers. Dans le premier, les détenus réalisent des travaux de menuiserie ou des objets d'artisanat qui seront éventuellement cédés à des institutions charitables. Dans l'autre, ici photographié, les hommes entretiennent et réparent leurs outils de lutte contre l'incendie, pelles et pioches.

Quand ils ne sont pas en opération, ils travaillent à l'atelier

► d'eux, de tout, de rien. Ils sont généreux. Il y a ceux qui chantent, les Latinos, fiers de s'adresser à moi en espagnol, comme un secret partagé. Ou Marlowe, le poète, qui un jour m'a lu ses textes, accroupi dans le dortoir, et Richard qui m'a façonné une boucle de ceinture.

Je me souviens de leurs mots, de leurs sensations, de leur ironie : «Au départ, personne n'en a rien à foutre de ces trucs de pompiers, de feux, de forêts. Ni du reste d'ailleurs. Une nuit, il est 2 heures du matin, et ça fait au moins vingt heures qu'on est sur zone. On coupe des lignes de feu et on avance. Autour, il y a des arbres qui explosent. Et ce vent incroyable qui vient du feu... Et il y a des bruits bizarres et c'est dingue, un tel foutu danger ! T'as froid, t'as chaud, t'es mort de trouille, t'es crevé, t'as le cœur qui cogne et des papillons dans

l'estomac...» D'autres mots encore, livrés au magnétophone. «On est seuls avec le capitaine des pompiers. Il est bien, lui. C'est pas un gardien et il n'est pas armé. Et nous, on nous donne des pioches, des tronçonneuses, et c'est comme si on était armés, si tu vois ce que je veux dire. Pourtant, personne ne pense à se tirer. Personne ne peut comprendre que chez nous aussi on peut avoir sa fierté. Il n'y a pas que des tordus ici. Et toute cette histoire du programme, ou peut-être le feu lui-même, ou le fait qu'il y a les autres, tout ça, finalement, je pense qu'après t'es meilleur !» Meilleur, c'est le mot ! Ils retrouvent une identité que souvent ils ne connaissaient même pas. Seul le feu pouvait tout remettre en cause, tout laver, et ils le savent. Le feu, c'est l'urgence, on vit avec la peur. C'est tellement rapide, tellement dangereux que tout devient simple. Ils passent à travers le feu, eux les exclus, les moins que rien, et c'est une véritable catharsis. Alors, ils sont fiers d'être là, fiers de faire ça. Et moi qui cherche cette dignité cachée des hommes confrontés aux situations extrêmes, je sais que je vis des moments précieux. ■

(Propos recueillis par Jacques Maigne)